

Date : 30/05/11

Une comédie romantique originale, drôle et décalée, signée par un jeune cinéaste argentin dont la verve s'inscrit dans la lignée de celle d'un Woody Allen.

Il réalise un court métrage acclamé dans de nombreux festival qui se transforme en une lumineuse aventure, celle de **Medianeras**, son premier film, comédie romantique d'une légèreté piquante. Un film où la solitude des êtres se recoupe au cœur d'une ville oppressante, Buenos Aires. **Gustavo Taretto** parle avec humour de ce récit, de ses personnages, de leurs phobies qui furent les siennes, de ses envies. Une rencontre agréable avec un cinéaste prometteur.



Qu'est-ce qui vous a amené vers ce récit ? Cela fait plusieurs années que cette aventure a commencé, j'ai presque du mal aujourd'hui à me souvenir de ses balbutiements. Ce n'est pas une idée mais un ensemble de conjonctions qui m'ont amené à écrire cette histoire. La magie vient du fait que toutes ces idées se sont soudainement emboîtées pour finir par former une structure. Toutes mes envies, mes intuitions ont fusionné lorsque je me suis arrêté un jour dans la rue devant une petite fenêtre ouverte sur un mur aveugle. Je me suis alors mis à imaginer ce que pouvait être la vie de la personne qui avait percé cette fenêtre, comment elle

## **a** Évaluation du site

Excessif diffuse des critiques de films parus sur support DVD, ainsi que l'actualité du cinéma, des séries TV et des jeux vidéo en général.

**Cible**  
Spécialisée

**Dynamisme\*** : 17

\* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

pouvait ressentir un tel besoin de faire entrer de la lumière dans sa vie. Du coup **Medianeras** se trouve être l'histoire de deux personnes qui percent des fenêtres dans des murs aveugles mais également celle de deux personnes ressentant ce même besoin pressant de faire entrer de la lumière dans leur propre vie. J'aime cette métaphore.

La solitude et les angoisses de ces personnages liées à l'architecture de la ville, c'est une seconde métaphore, pourquoi ce lien ?

C'est ma timidité qui est en fait à l'origine de mon obsession pour l'architecture. Lorsque j'étais enfant, mes parents m'ont offert un appareil photo reflex. J'adorais prendre des photos mais je ressentais une terrible gêne en revanche à photographier les gens, j'avais l'impression, d'une certaine façon, de violer leur intimité. Je me suis donc tourné vers les bâtiments qui, eux, ne pouvaient se plaindre, acceptaient passivement d'être observés et je me suis concentré sur l'architecture. Comme j'étais totalement obnubilé par les formes, les textures, la géographie, j'ai fini par élargir mon champ de vision, je me suis posé sur des groupes de bâtiments, puis sur la ville entière pour avoir un ensemble. J'ai été alors particulièrement frappé par la ressemblance entre l'architecture de Buenos Aires et ses habitants, l'architecture reflète leur mode de vie, leur personnalité, je me suis posé, tourné à nouveau tourné vers ceux qui se bousculent au cœur de cette ville.

En quel sens la ville reflète-t-elle la personnalité des habitants ?

La ville se trouve être aussi imprévisible que les gens qui y vivent. A Buenos Aires chacun se préoccupe de son propre bâtiment et se désintéresse totalement de celui qui se trouve à côté. La première fois que j'ai débarqué à Paris, j'ai été surpris par l'homogénéité qu'il s'en dégageait et j'ai filmé cette harmonie des lignes qui marquent cette capitale. Les immeubles, les rues se ressemblent, il y a une vraie souplesse, une beauté architecturale. Les lignes architecturales de Buenos Aires reflètent la facilité avec laquelle les gens peuvent se dresser les uns contre les autres, s'affronter, chacun faisant ce qu'il veut sans se préoccuper de son voisin, comme ouvrir une fenêtre au cœur d'un mur, ce qui est à l'origine interdit. On détruit le paysage en posant d'énormes blocs, sans réfléchir, sans penser à les introduire intelligemment. Tout est totalement déstructuré.



La ville est-elle synonyme de solitude ?

Je voulais effectivement insister sur cette solitude urbaine, très forte, déstabilisante. Dans un petit village, en milieu rural, deux personnes seules se connaissent forcément, se côtoient, il y a plus de solidarité, d'échanges et on ressent moins cette sensation de solitude que l'on reçoit doublement dans une grande ville, du fait d'être complètement entouré et de se retrouver paradoxalement cruellement seul. Toutes les phobies et les crises d'angoisses se trouvent exacerbées par cette solitude au cœur d'une foule étouffante. Parallèlement les progrès technologiques, portables, sites internet, tous ces outils qui s'imposent comme de nouveaux moyens de communication, nous isolent finalement encore plus. On ne va plus vers l'autre, on se renferme, comme le héros du film. Il y a deux façon de gérer sa solitude, d'en souffrir, dans son cas à lui, toute sa vie est organisée autour de sa solitude. Il s'est installé dans une forme de confort qui finalement la favorise. Au contraire le personnage féminin résiste à cette solitude et finit par en souffrir beaucoup plus.

Vous disiez que vous aviez commencé par prendre des photos, qu'est-ce qui vous a donné envie de vous saisir d'une caméra et de filmer cet univers ?

L'envie de jouer avec la caméra, de me divertir, j'aimais cette forme de narration que je trouve beaucoup plus intéressante. Je pourrai vivre sans prendre de photos, je ne peux pas m'arrêter de filmer. Il en ressort une réelle magie pour moi liée au mouvement. Je l'ai ressentie la première fois lorsque j'étais enfant. J'avais une super 8, j'ai filmé mes parents et je n'arrivais pas à arrêter ce défilé d'images, ce mouvement par lequel je me sentais totalement imprégné, j'étais subjugué. Avoir l'œil coincé dans ce petit orifice, ne plus voir l'extérieur, entendre juste des murmures autour de moi, je me fixais sur tout cela et ce fut une grande découverte technique que j'ai voulu poursuivre.

L'écriture est très cynique, est-ce que vous avez besoin de désacraliser par l'humour les sujets que vous abordez ?

J'adore écrire, construire des dialogues et c'est la seule chose que je fais avec beaucoup de frivolité. Je n'arrive pas à les aborder avec sérieux, ce n'est pas ma personnalité, mon sérieux réside dans l'ironie et le cynisme et je regarde la vie de cette façon.



Que symbolise pour vous ce livre qui se trouve au cœur du film et finit par lier les personnages ?

J'éprouve très vite une forme d'oppression lorsque je me retrouve au cœur d'une foule. C'est difficile de ressentir son individualité, les spécificités de chacun sont annihilées. J'aimais beaucoup ce livre Charlie et cette idée qu'il véhiculait, ce besoin d'imposer justement son identité, d'exister personnellement. C'est une envie qui s'est imposée comme un caprice, mais qui traduit vraiment ce besoin de retrouver quelqu'un, de l'identifier, de reconnaître une personne au milieu d'une foule. Lorsque j'étais adolescent et dans la plénitude de ma timidité, j'allais en boîte et je me demandais toujours comment ces filles allaient pouvoir me reconnaître, savoir qui j'étais, c'était terrifiant...

Le cinéma du coup vous a-t-il apporté une forme de sérénité ?

Absolument, le cinéma m'a sorti de mon enfermement et j'ai ressenti un incroyable sentiment de réconfort. Pour moi tourner ce film fut un perpétuel plaisir, déconnecté de toutes les pressions venant de l'industrie du cinéma.

La configuration est-elle compliquée en Argentine pour s'imposer en tant que réalisateur ?

Il n'y a aucune règle, aucune limite donc finalement, même si ce n'est pas une configuration totalement positive, on peut réussir plus facilement à réaliser un film en dehors du cadre classique, de l'industrie cinématographique. Pour **Médianéras**, comme à l'origine c'est un court métrage qui fut diffusé dans plusieurs festivals, j'ai pu trouver des financements par le biais de compagnies européennes, ce qui se trouve être la configuration idéale.

Propos recueillis par Sophie Wittmer